

S O M M A I R E

Connaissance de la Foi Mystère de la Providence (2) P. J. Guibert p. 3 • Actualité religieuse La révolution par la praxis Fontana p. 6 • On n'amène pas à l'Église par un Evangile falsifié Card Müller p. 9 • Chrétiens en société L'Église face au désordre mondial Card. Ratzinger p. 11 • Doctrines et vie Qu'est ce que la liberté ? Par Mgr F. Sheen p. 14 • Le Texte du Mois Hommage à Louis XVI P. J-F. Thomas sj p. 16 • Livres-Recensions Le P. Brottier en confiance p. 19 • L'État servile (Hilaire Belloc) p. 21 • Chrétiens en Europe Les occidentaux parjures ? E. Husson p. 25 • Témoignage L'Autriche libre p. 29

EDITORIAL

La prière pour la paix de Pie XII du 31 oct. 1942, lors de la consécration du monde au Cœur Immaculé de Marie, s'impose peut être encore plus en ces jours où es 'gouvernements' d'Europe Occidentale sous bannière de l'Otan -sauf rares exceptions- commencent explicitement à vouloir entraîner les peuples dans la guerre, par une propagande éhontée d'un danger russe fantasmé et de discrètes initiatives administratives ('Loi de programmation militaire' de l'été dernier, cf. AuBonSensAL'Endroit n°31 de J-F. Poisson)

Mère du Très saint [rosaire](#), secours des chrétiens, refuge du genre humain, victorieuses de toutes les batailles de Dieu, nous voici prosternés suppliants aux pieds de votre trône, dans la certitude de recevoir les grâces, l'aide et la protection opportunes dans les calamités présentes, non en [vertu](#) de nos mérites, dont nous ne saurions nous prévaloir, mais uniquement par l'effet de l'immense bonté de votre Cœur [maternel](#).

C'est à vous, c'est à votre Cœur [immaculé](#) qu'en cette heure tragique de l'histoire humaine, nous nous confions et nous nous consacrons, non seulement en union avec la Église - corps [mystique](#) de Votre Fils Jésus - qui souffre et verse son sang, en proie aux tribulations en tant de lieux et de tant de manières, mais en union aussi avec le monde entier, déchiré par de farouches discordes, embrasé d'un incendie de [haine](#) et victime de ses propres iniquités. Laissez-vous toucher par tant de ruines matérielles et morales, par tant de douleurs, tant d'angoisses de pères et de mères, de frères, d'enfants innocents, par tant de vies fauchées dans la fleur de l'âge,

tant d'âmes torturées et agonisantes, tant d'autres en péril de se perdre éternellement.

Ô Mère de Miséricorde, obtenez-nous de Dieu la paix, et surtout les grâces qui peuvent en un instant convertir le cœur des hommes, ces grâces qui préparent, concilient, assurent la paix ! Reine de la paix, priez pour nous et donnez au monde en guerre la paix après laquelle les peuples soupirent, la paix dans la Vérité, dans la [justice](#), dans la charité du [Christ](#). Donnez-lui la paix des armes et la paix des âmes, afin que dans la tranquillité de l'ordre s'étende le règne de Dieu. Accordez votre protection aux infidèles et à tous ceux qui gisent encore dans les ombres de la mort; donnez-leur la paix, faites que se lève pour eux le soleil de la Vérité et qu'ils puissent avec nous, devant l'unique Sauveur du monde, répéter : [Gloire](#) à Dieu au plus haut des cieux et paix sur terre aux hommes de bonne volonté !

Aux peuples séparés par l'erreur ou par la discorde, particulièrement à ceux qui professent pour vous une singulière dévotion et chez lesquels il n'y avait pas de maison qui n'honorât votre vénérable icône (peut-être aujourd'hui cachée et réservée pour des jours meilleurs), donnez la paix et reconduisez-les à l'unique bercail du [Christ](#), sous l'unique vrai [Pasteur](#). Obtenez à la Église de Dieu une paix et une liberté complètes; arrêtez les débordements du déluge néo-païen; développez dans le cœur des fidèles l'[amour](#) de la pureté, la pratique de la vie chrétienne et le zèle [apostolique](#), afin que le peuple des serviteurs de Dieu augmente en mérite et en nombre.

Enfin, de même qu'au Cœur de votre Fils Jésus furent consacrés l'Église et le genre humain tout entier, afin que, toutes les espérances étant placées en lui, il devînt pour eux [signe](#) et gage de [victoire](#) et de [salut](#), ainsi et pour toujours nous nous consacrons à vous, à votre Cœur immaculé, ô notre Mère et Reine du monde, pour que votre [amour](#) et votre protection hâtent le [triomphe](#) du règne de Dieu et que toutes les nations, en paix entre elles et avec Dieu, vous proclament bienheureuse et entonnent avec vous, d'une extrémité du monde à l'autre, l'éternel [Magnificat](#) de [gloire](#) à celui en qui seul elles peuvent trouver la Vérité, la vie et la paix. •

CONNAISSANCE DE LA FOI

Le Mystère de la Providence (2)

| Suite de l'article de Balise 120 (nov 2023) Extrait du P Joel Guibert La Providence, un Dieu si proche, Artège 2023 pp. 115-120 |

Les « médiations » de la Providence

Dans l'œuvre de saint Irénée, on rencontre une dizaine de fois l'image des *"deux mains de Dieu"* pour désigner le Fils et l'Esprit Saint en tant qu'ils sont intimement unis au Père à chaque étape du dessein créateur et rédempteur. Jésus et l'Esprit sont donc les premiers "instruments" de la Providence au service de l'économie du salut. En Jésus Christ, Dieu a voulu rendre visible la Providence. Jésus est l'épiphanie, le visage humain de la Providence, le cœur du Christ est l'écho du cœur de son Père. Lorsque l'apôtre Philippe demande au Christ de montrer le Père, Jésus répond : *"Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : 'Montre-nous le Père ?' Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?"* (Jn 14,9-10).

Qui consent à élever son regard, il reconnaîtra l'humilité de Dieu le Père dans l'enfant de la crèche, il discernera la compassion du Père éternel dans le Christ crucifié et dans le Christ ressuscité, il contempera la toute-puissance de la Providence du Père.

Si, comme nous l'avons dit, les créatures ne peuvent jamais être mises sur le même pied que le Créateur et si la médiation du Christ est absolument unique, la Providence fait pourtant appel à des créatures et leur donne de participer à la médiation même du Christ dans la réalisation du salut. Nous pensons tout particulièrement à la sainte Vierge Marie mais aussi aux anges, sans oublier la communion des saints.

Marie, « co-médiatrice » du salut

Évitons de considérer la médiation unique du Christ comme incompatible avec celle des hommes.

Envisageons-la plutôt comme une médiation ouverte, participée, comme l'enseigne Vatican II : *"Tout comme le sacerdoce du Christ est participé sous des*

formes diverses, tant par les ministres que par le peuple fidèle, [...] ainsi l'unique médiation du Rédempteur n'exclut pas, mais suscite au contraire une coopération variée de la part des créatures, en dépendance de l'unique source".¹ Affirmer alors que Marie est "co-médiatrice" du salut dans l'unique Médiateur ne pose plus guère de difficultés. Si, selon le Concile cité à l'instant, tous les hommes peuvent prendre part à la médiation unique du Christ, la très sainte Vierge est coopératrice du salut à un titre tout à fait particulier puisqu'elle participa "de l'intérieur" à la passion rédemptrice :

*"Appliqué à Marie, disait Jean-Paul II, le terme de "coopératrice" assume toutefois une signification particulière. La collaboration des chrétiens se réalise après l'événement du Calvaire, dont ils s'efforcent de répandre les fruits par la prière et le sacrifice. Au contraire, le concours de Marie s'est réalisé au cours de l'événement même et à titre de Mère ; il s'étend donc à la totalité de l'œuvre salutaire du Christ. C'est elle seule qui fut associée de cette manière à l'offrande rédemptrice qui a mérité le salut de tous les hommes. En union avec le Christ et soumise à Lui, elle a collaboré pour obtenir la grâce du salut à toute l'humanité."*²

Par le don du Christ au pied de la croix, sa propre Mère est devenue notre Mère dans l'ordre de la vie divine. Cela signifie qu'aucune grâce qui découle de l'unique Médiateur ne nous rejoint sans passer par le cœur et les mains de Marie. Depuis le Golgotha, toute grâce christique est mariale. Marie étant une créature limitée, nous pourrions penser que se recevoir de Dieu par Marie occasionnerait forcément une "déperdition" de divinité. Il n'en est rien :

*"Heureuse et mille fois heureuse, écrit le bon père de Montfort, est l'âme ici-bas, à qui le Saint-Esprit révèle le secret de Marie pour le connaître [...]. Cette âme ne trouvera que Dieu seul, sans créature, dans cette aimable créature : mais Dieu en même temps infiniment saint et relevé, infiniment condescendant et proportionné à sa faiblesse."*³

Marie ne retarde pas le don de Dieu pas plus qu'elle ne l'amoindrit. Jean-Paul II confiait à André Frossard :

¹ Concile Vatican II, Lumen Gentium, n° 62.

² Jean Paul II, Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise, Catéchèse sur le Credo, présentation de J.-M. Garrigues, Éd. Parole et Silence, 1988. Catéchèse du 9 avril 1997

³ Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, Le secret de Marie, n° 20, in Œuvres complètes, Éd. du Seuil, 1966, p. 450. Toujours dans Le Secret de Marie, il est dit : « Il n'y a point et il n'y aura jamais créature où Dieu soit plus grand, hors de lui-même et en lui-même, que dans la divine Marie » (ibid. n° 19, p. 449).

“Alors qu’auparavant je me tenais en retrait de crainte que la dévotion mariale ne masque le Christ au lieu de lui céder le pas, j’ai compris à la lumière du Traité de Grignon de Montfort qu’il en allait en vérité tout autrement. Notre relation intérieure à la Mère de Dieu résulte organiquement de notre lien au mystère du Christ. Il n’est pas question que l’un nous empêche de voir l’autre. Bien au contraire : la vraie dévotion à la sainte Vierge se révèle de plus en plus précisément à celui qui avance dans le mystère du Christ, Verbe incarné, et dans le mystère trinitaire du salut qui a ce mystère pour centre.”⁴

Si telles sont les dispositions de la Providence concernant la place de la Mère de Dieu dans le dessein de salut, puisqu’elle est la “fontaine” de l’Esprit Saint, n’ayons pas peur d’adopter la Vierge Marie comme mère de notre vie spirituelle. Soulignons deux traits importants de sa médiation maternelle envers nous :

Marie notre éducatrice. Donner à la très sainte Vierge Marie le titre de Mère n’est pas une abstraction. Il nous revient de “prendre Marie chez nous” (cf. Jn 19,27), afin qu’elle soit véritablement notre éducatrice de la vie dans l’Esprit. Au cours d’une apparition à sainte Faustine Kowalska, la Vierge lui dit :

“Je désire, ma très chère fille, que tu t’exerces à trois vertus qui me sont chères entre toutes et qui sont les plus agréables à Dieu : la première, c’est l’humilité, l’humilité et encore l’humilité; la deuxième, la chasteté ; la troisième, l’amour envers Dieu. [...]

À la fin de l’entretien elle me serra sur son Cœur et disparut. Lorsque je suis revenue à moi, mon cœur est demeuré étrangement attiré par les vertus et je m’y exerce fidèlement, elles sont comme gravées en mon cœur.”⁵

Si nous peinons dans l’exercice de telle ou telle vertu, n’hésitons pas à faire appel à Marie, nous en verrons rapidement les effets bénéfiques.

Marie, notre protectrice. On attribue à saint Thomas d’Aquin cette prière mariale :

“Ô bienheureuse et très douce Vierge Marie [...] Reine des Anges [...], je me confie à vous [...] afin que vous me soyez [...] aide et consolatrice contre les

⁴ André FROSSARD, N’ayez pas peur. Dialogue avec Jean-Paul II, Paris, Éd. Robert Laffont, 1982, p. 185.

⁵ Sainte FAUSTINE, Petit Journal, n° 1414-1416.

attaques et les filets de l'antique ennemi et de tous mes adversaires. Veuillez obtenir de votre bien aimé Fils Notre-Seigneur Jésus Christ la grâce qui me fera résister aux tentations du monde, de la chair et du diable et me garde dans le ferme propos de ne plus pécher [...]. Je vous supplie encore [...] afin que je me connaisse en vérité comme misérable et fragile pécheur, non seulement incapable de faire le moindre bien mais encore de résister aux continuels assauts [des démons] sans la grâce et le secours de mon Créateur et sans tes saintes prières.”⁶

La puissance de la Vierge Marie sur le démon, prophétisée dès le livre de la Genèse - “Je mettrai une hostilité entre toi et la femme” (Gn 3,15) -, est une invitation à se placer sous son manteau protecteur.

Si l'humble Marie provoque une telle terreur chez les démons, elle le doit pour une grande part à son Immaculée Conception. Au cours d'une prière de libération, le célèbre exorciste de Rome, don Gabriele Amorth, demanda au démon pourquoi il craignait tant la Vierge immaculée. Le Mauvais répondit : *“C'est la seule créature qui peut me vaincre totalement parce qu'elle n'a jamais été effleurée par la plus petite ombre de péché.”*⁷ L'Église propose des moyens très simples pour que les fidèles se placent sous la protection de Marie ; n'hésitons pas à les adopter : pensons au scapulaire, aux médailles et images mariales, sans oublier bien évidemment la prière de l'Ave - le seul Nom de Marie, de l'aveu même du diable, le brûle davantage que le feu de l'enfer.⁸

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Fiducia supplicans : la révolution par la praxis

Stefano Fontana. <https://lanuovabq.it/it/fiducia-supplicans-la-rivoluzione-attraverso-la-prassi>

La déclaration sur les bénédictions des couples homosexuels témoigne de la méthode de tout le pontificat : il n'est pas nécessaire d'éclaircir le plan doctrinal, pourvu que l'on commence à « faire » ce que la doctrine ne permettrait pas.

Ce qui s'est passé avec *Fiducia supplicans* et après *Fiducia supplicans* nécessite

⁶Opuscula, Preces piae, Éd. Mandonnet, Paris, 1927; IV, p. 543-544. N° 10.

⁷Don Gabriele Amorth Nouveaux récits d'un exorciste, De Guibert, 1993, p. 291

⁸ cf. J-B. Goller Tactique du diable et délivrance, Artège, 2018, p. 526. La fête du Saint Nom de Marie a été instituée par le bienheureux Innocent XI, en l'honneur de la victoire inespérée des armées chrétiennes sur les Turcs musulmans assiégeant Vienne, le 12 septembre 1683.

une interprétation synthétique, pour ne pas se perdre dans les détails. Ce critère synthétique peut être représenté par la catégorie de la « praxis ». L'objectif de la Déclaration, sa rédaction textuelle, les conséquences qu'elle a effectivement produites, les réponses mêmes aux objections sont guidés par le même critère, celui de la centralité de la praxis. On peut l'étendre à l'ensemble du pontificat actuel, mais ne nous attardons ici que sur *Fiducia supplicans*.

Le christianisme est une praxis : tel semble être le critère synthétique pour évaluer ce qui s'est passé avec et après *Fiducia supplicans*.

Ce document a permis de « faire » quelque chose, à savoir bénir des couples de même sexe. Son objectif visait donc la praxis. Il ne voulait pas, même de loin, motiver doctrinalement la chose, tout au plus se référait-il à des motivations pastorales, qui concernent aussi toujours la praxis. Les indications sur le ce qu'il faut faire et comment le faire sont donc centrales et l'emportent sur les indications sur le pourquoi le faire.

De plus, elles ont été données par étapes, au fur et à mesure que des critiques étaient formulées, donc à nouveau en se concentrant sur ce qui se passait, c'est-à-dire sur la praxis en action. La précision sur la durée de 10 secondes du nouveau type de bénédiction, puis la précision que les individus doivent être bénis même s'ils viennent en couple, les divergences de ces précisions par rapport au texte de la déclaration, et ainsi de suite... tout cela indique un ajustement progressif du tir au fur et à mesure que la praxis l'exige, et dans *le but d'arriver à tout prix à la praxis, c'est-à-dire à ce que quelqu'un accorde effectivement ces bénédictions. C'est là qu'il faut arriver à tout prix, quelle que soit la manière.*

Même face aux objections de grande portée qui ont émergé, les observations de François en personne ont toujours été caractérisées par le critère de la praxis. Récemment par exemple, il a redit qu'il ne comprenait pas pourquoi on pouvait bénir un homme d'affaires qui exploite des travailleurs et pas une personne qui entretient une relation homosexuelle. Et il a dit cela après que d'innombrables voix aient précisé que l'opposition à *Fiducia supplicans* concerne la bénédiction de 'couples' homosexuels et non d'individus. Certains ont pensé que le pape se moquait de nous et que, pour nous tromper, il changeait les cartes en faisant semblant d'ignorer que la critique portait sur autre chose. En réalité, on peut peut-être mieux expliquer cela en pensant qu'*il cherche avant tout à ce que les bénédictions de couples se fassent quand même et à tout prix, allant même jusqu'à tordre le sens des critiques.* Même sa déclaration grave sur 'l'amour' des homosexuels en couple découle de son acceptation *d'une praxis qui ne doit être assumée que parce qu'elle se produit et selon les critères*

pour lesquels elle se produit.

La réponse aux évêchés africains relève également de la même casuistique. François a dit qu'il leur accordait une dispense parce que leur culture considère l'homosexualité comme un mal. Il ne leur a pas donné d'éclaircissements théologiques ou doctrinaux, mais s'est référé à leur praxis comme ne pouvant pas réfuter la nouvelle praxis demandée par Fiducia supplicans : *donnons une dispense à cette praxis et, pendant ce temps, faisons en sorte qu'une autre voie le jour*. Ce sera alors à l'histoire (des deux praxis) de décider laquelle est la meilleure. *Les questions sont résolues non pas dans la doctrine mais dans la praxis.*

Les conséquences de Fiducia supplicans sont nombreuses et variées. L'une d'entre elles, cependant, était certainement dans les intentions de ceux qui voulaient cette nouvelle praxis, à savoir qu'elle se répandrait et qu'un processus (de praxis) verrait le jour après avoir jeté la pierre dans l'étang (une image fréquemment utilisée par François).

Même dans la confusion ? Bien sûr ! En fait, précisément dans la confusion, cette même confusion mouvementiste qui provoque une pierre dans l'étang. Voici donc que le recteur du séminaire du diocèse de Munich demande à pouvoir admettre des séminaristes homosexuels, que des mouvements d'homosexualisme chrétien comme le projet 'Jonathan' reprennent de l'élan et de la vigueur, que le père James Martin fait la leçon aux évêques irlandais sur la manière de procéder, que l' 'évêquesse' anglicane s'adresse au Vatican au groupe des 9 cardinaux coadjuteurs du pape pour leur donner des instructions sur le gender, que l'évêque Felix Genn du diocèse de Münster appelle un couple homosexuel une 'famille' parce que, selon lui, le concept de famille a changé et s'est élargi.

Ce sont des praxis, qui par le fait même d'avoir lieu, élargissent progressivement les vagues générées par le caillou dans l'étang. Et c'était précisément le but de la Déclaration du Dicastère pour la Doctrine de la Foi.

De plus, si nous revenons à la lettre personnelle inhabituelle envoyée par François au cardinal Fernandez après sa nomination comme préfet du Dicastère pour la doctrine de la foi, nous voyons que le mandat qui lui a été confié était précisément celui-ci. Puisque dans le passé, le Saint-Office persécutait les hérétiques et utilisait des méthodes immorales, lit-on dans la lettre, le nouveau dicastère devrait éviter de condamner et de se comporter en ennemi et promouvoir plutôt la recherche théologique, afin de préserver le côté positif de l'enseignement qui découle de la foi. Or, la meilleure façon de stimuler la recherche théologique est justement de la mettre

en face de nouvelles attitudes, de nouvelles praxis qui produiront à leur tour de nouvelles praxis par vagues concentriques jusqu'à ce que ce mouvementisme produise des changements dans la théologie, qui sera de toute façon toujours vieille et inadéquate par rapport à la nouvelle praxis qui aura vu le jour entre-temps.

Le christianisme est une praxis : tel semble être le critère synthétique pour évaluer ce qui s'est passé avec et après Fiducia supplicans.

On ne ramène pas les gens à l'Église en relativisant la vérité et dévalorisant la grâce, mais par l'Évangile non falsifié du Christ.

| le cardinal Müller répond à Edward Pentin, NCR le 31 janvier |

Votre Éminence, lors d'une récente plénière du Dicastère pour la doctrine de la foi, le pape a réaffirmé que les bénédictions de relations irrégulières devaient être spontanées, non liturgiques et ne pas exiger de perfection morale, qu'il s'agissait de la bénédiction des individus, et non de l'union. Mais si tel est le cas, un tel document était-il nécessaire, puisque de telles bénédictions individuelles sont déjà autorisées ?

Ce document n'était pas nécessaire, mais maintenant les interprétations ultérieures se relativisent et elles ne font qu'approfondir, élargir la confusion. Elles ne peuvent pas expliquer quelle est la différence entre une bénédiction liturgique et une bénédiction privée. Elles mettent en avant une connotation nébuleuse au lieu de dire ce qui est absolument clair dans l'Évangile, la parole de Jésus-Christ, qui nous est transmise dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Comment osons-nous, en tant que serviteurs de Jésus-Christ, rendre cet enseignement divin flou avec de simples sophismes humains ?

Certains commentateurs disent que ce document était nécessaire pour empêcher l'Église d'Allemagne, en particulier, de procéder à des bénédictions liturgiques à grande échelle de personnes de même sexe, que cela permettra d'empêcher qu'une telle chose se produise. Que répondez-vous à cela ?

Nous ne pouvons pas résoudre les problèmes sur des évêques allemands avec ces manœuvres diplomatiques. Nous devons dire la vérité : que c'est un blasphème, que c'est un péché. Vous pouvez vous trahir vous-même, vous pouvez trahir les autres, mais personne ne peut trahir Dieu. Nous devons dire la vérité, non pas parce que nous sommes des saints et que les autres sont des pécheurs. Si je prêche l'Évangile, je suis sous le jugement de l'Évangile. Le prédicateur lui-même doit être un modèle pour tous. Il doit faire de grands efforts pour donner de bons exemples, pour souligner la foi avec la crédibilité

des prédicateurs. Mais il doit dire la parole de Dieu, qui nous rend libres, et ne pas se présenter comme plus libéral et plus ouvert que Dieu, qui a offert son propre Fils pour le salut du monde.

Que répondez-vous à l'opinion selon laquelle, dans notre culture excessivement sexualisée, avec de nombreuses personnes blessées par les conséquences tragiques de la « révolution sexuelle », un tel document était nécessaire parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'atteindre ces personnes, de les ramener à l'Église ?

On ne ramène pas ces personnes à l'Église en relativisant la vérité et en dévalorisant la grâce, mais par l'Évangile non falsifié du Christ. Compte tenu de la faiblesse de l'homme, en particulier dans le domaine de la sexualité, Jésus n'a manifesté aucune sympathie pour l'adultère, mais a dit que celui qui regarde même une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère dans son cœur, c'est-à-dire qu'il a déjà transgressé le sixième commandement de Dieu dans le Décalogue et a donc renoncé à la vie de Dieu et à sa vérité (Matt. 5,28)

Une autre critique du document ne porte pas seulement sur son contenu, mais sur ce qui lui fait défaut. Il n'est pas fait mention, par exemple, du péché des relations sexuelles hors mariage ou des actes homosexuels, de l'importance du repentir et de l'objectif ferme de l'amendement, ni de l'exhortation à la personne de venir au Christ.

Ils évitent de le faire. Pour eux, ces personnes ne sont dans des situations difficiles que pour leur faiblesse, et ils nient donc l'existence du péché en tant que volonté de faire le mal et d'agir contre la sainte volonté de Dieu: Ce ne sont que de pauvres gens, et nous devons les aider.

Mais qu'est-ce que l'aide de Jésus-Christ ? C'est l'aide de la grâce, c'est le renouveau de la vie. Tout le monde est appelé au royaume de Dieu. Oui, tout le monde est appelé. Mais le salut, c'est la nouvelle vie en Jésus-Christ, c'est être libéré du péché, et pas seulement respecter une norme morale comme un idéal fixé par une élite, ou des règles établies par la société, mais le faire selon la sainte volonté de Jésus. C'est le sens de la sanctification, et c'est un vrai bonheur qui va dans le sens de Dieu. C'est ça le vrai bonheur – et non pas répéter obstinément les péchés.

Et cela n'est pas mentionné dans le document.

Non. Jamais mentionné. Il n'y a pas d'anthropologie claire, de doctrine claire : Qu'est-ce que la grâce ? Qu'est-ce que le péché ? Qu'est-ce que le péché originel ? Quels sont les péchés personnels ? Que faire de votre propre volonté et de la coopération de votre libre arbitre avec la grâce ? Dans le

Concile de Trente, nous avons ce grand document sur la justification et le péché originel. Et là, il est dit : « Si quelqu'un dit que même avec l'aide de la grâce, vous n'êtes pas capable d'éviter le péché, c'est anathema sit et vous êtes exclu de la pleine communion de l'Église ». Ce qu'il faut, c'est se détourner réellement du péché et se convertir pleinement au Seigneur.

Pensez-vous donc, compte tenu de ces faiblesses et de ces erreurs qui, selon vous, se trouvent dans Fiducia Supplicans, qu'il faille la retirer et, comme certains l'ont demandé, que le cardinal Fernández démissionne ?

C'est une question qui relève du pape et de sa responsabilité. Mais je pense qu'avec toutes ces interviews et ces interprétations de l'interprétation des interprétations, les choses ne s'arrangent pas. Revenons à la clarté de la parole de Dieu, et à ce qui est dit dans le catéchisme, et non pas à ces courbettes devant cette idéologie LGBT et woke totalement erronée. Ce n'est pas moderne, c'est un retour à l'ancien paganisme. Vous le voyez dans le vieux monde païen grec, romain et perse : Tout le monde, partout, autorisait les actes homosexuels et les relations sexuelles avec des mineurs, et ils n'avaient pas cette norme élevée de moralité donnée dans les Dix Commandements. Mais d'un autre côté, saint Paul dit que même les païens sont, à la lumière de leur raison et de leur conscience, capables de comprendre ce qui est écrit dans leur cœur (la loi morale naturelle).

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

L'Église face au désordre mondial

Préface du cardinal Ratzinger – le 25 04 1997 -au livre de Michel Schooyans,
« L'Évangile : faire face au désordre mondial » rééd. 2009

Depuis le tout début des Lumières, la croyance au progrès a toujours mis de côté l'eschatologie chrétienne et l'a finalement entièrement remplacée. Le bonheur n'est plus anticipé dans l'au-delà, mais plutôt dans ce monde. L'attitude d'Albert Camus, qui s'oppose résolument aux paroles du Christ "mon royaume n'est pas de ce monde, son affirmation selon laquelle "mon royaume est de ce monde", est emblématique de la disposition de l'homme moderne. Si, au siècle dernier, la croyance au progrès était encore un optimisme générique qui prévoyait une amélioration progressive de la condition mondiale et une

approche de plus en plus proche d'une sorte de paradis à partir de la marche triomphante des sciences, une telle foi dans notre siècle a pris une tournure politique.

D'une part, il y a eu des systèmes d'orientation marxiste qui promettaient la réalisation du règne souhaité de l'homme par le biais de leur politique idéologique ; une tentative qui a évidemment échoué. D'autre part, les efforts pour construire l'avenir ont été faits par des tentatives qui tirent plus ou moins profondément de la source des traditions libérales. Sous le titre Nouvel ordre mondial, ces efforts prennent une configuration ; ils se rapportent de plus en plus à l'ONU et à ses conférences internationales, en particulier celles du Caire et de Pékin qui révèlent de manière transparente une philosophie du nouvel homme et du nouveau monde, alors qu'ils s'efforcent de tracer les moyens de les atteindre.

Une telle philosophie n'est plus utopique, au sens d'un rêve marxiste. Elle est au contraire très réaliste : elle détermine les limites du bien-être recherché à partir de moyens limités pour l'atteindre. Cette philosophie recommande par exemple, sans chercher à se justifier, de ne pas se préoccuper de la prise en charge de ceux qui ne sont plus productifs et n'ont plus d'espoir d'une vie de qualité. En outre, elle n'attend plus que les personnes habituées à la richesse et au bien-être soient prêtes à faire les sacrifices nécessaires, mais préconise au contraire de réduire le nombre de participants à la table de l'humanité, afin qu'au moins le soi-disant bonheur, déjà acquis par certains, ne soit pas touché. Le caractère typique de cette nouvelle anthropologie, qui est à la base du Nouvel Ordre Mondial, se révèle surtout dans l'image de la femme, dans l'idéologie de "l'autonomisation des femmes", proposée à Pékin. L'objectif est la réalisation de soi des femmes pour lesquelles les principaux obstacles sont la famille et la maternité. Ainsi, la femme doit être libérée avant tout de ce qui la caractérise et fait très simplement sa spécificité : cela doit disparaître avant "le genre, l'équité et l'égalité", devant un être humain indistinct et uniforme, dans la vie duquel la sexualité n'avait d'autre sens que comme une drogue voluptueuse qui peut être utilisée de n'importe quelle manière imaginable.

Dans la peur de la maternité qui a saisi un grand nombre de nos contemporains, il y a quelque chose de plus profond en jeu. L'autre personne

est toujours, en fin de compte, un concurrent qui m'enlève une partie de ma vie, une menace pour mon Moi et mon libre épanouissement. L'idée que je p
Aujourd'hui, nous n'avons plus de "philosophie de l'amour", mais seulement une "philosophie de l'égoïsme". L'idée que je peux m'enrichir simplement dans le don que je peux trouver en commençant par l'autre et par mon être pour l'autre, tout cela est rejeté comme une illusion idéaliste. Mais c'est précisément là que l'homme est trompé. En effet, lorsqu'on lui déconseille d'aimer, on lui conseille en fait de ne pas être un homme.

Et ainsi, au stade du développement actuel d'une nouvelle image d'un nouveau monde, nous atteignons le point où le chrétien - non seulement lui, mais surtout lui - est obligé de protester. Nous devons remercier Michel Schooyans d'avoir, dans ce livre, donné une voix énergique à la protestation nécessaire. Il nous montre comment l'idée des droits de l'homme qui caractérise l'époque moderne, qui est si importante et positive à bien des égards, souffre dès le début du fait qu'elle est fondée uniquement sur l'homme et donc sur sa capacité et sa volonté de réaliser la reconnaissance générale de ces droits. Si, dès le début, le reflet de l'image chrétienne lumineuse de l'homme protégeait l'universalité des droits, de nouvelles questions se posent dans la mesure où cette image devient floue. Comment les droits des plus humbles seront-ils respectés et promus lorsque notre conception de l'homme est si souvent fondée, comme le dit notre auteur, « sur la jalousie, l'anxiété, la peur et même la haine ? Comment une idéologie, qui recommande la stérilisation, l'avortement, la contraception systématique et même l'euthanasie comme prix d'un pansexualisme débridé, peut-elle amener les hommes à la joie de vivre et d'aimer ? » (CH 6)

C'est ici que nous trouvons clairement que le chrétien a quelque chose de positif à offrir dans la lutte pour l'histoire future. En effet, il ne suffit pas qu'il s'oppose à l'eschatologie à l'idéologie des constructions "postmodernes" de l'avenir, il doit certainement le faire et le faire résolument. Mais notre voix est devenue trop faible et timide à cet égard au cours des dernières décennies. En effet, dans sa vie terrestre, l'homme n'est qu'une paille sans signification si notre regard se détourne de la vie éternelle. Il en va de même pour l'histoire dans son ensemble. En ce sens, la référence à la vie éternelle, si elle est faite

correctement, n'a jamais le caractère d'une fuite. Elle donne simplement à l'existence terrestre sa responsabilité, sa grandeur, sa dignité. Mais ce sont précisément ces répercussions sur l'"intermonde" qu'il faut articuler. Il est certain que l'histoire ne peut jamais être réduite au silence : on ne peut pas, on n'a pas le droit de réduire la liberté au silence. C'est l'illusion des utopistes.

Nous ne pouvons pas imposer les modèles de demain, qui seront alors les modèles d'hier. Néanmoins, nous devons planifier les propositions pour un chemin vers l'avenir, des propositions pour surmonter de manière générale les nouveaux défis historiques. C'est ce que fait Michel Schooyans dans les deuxième et troisième parties de son livre. Il propose avant tout, à l'opposé de la nouvelle anthropologie, les traits essentiels de l'image chrétienne de l'homme et les applique ensuite de manière concrète aux grands problèmes du monde futur (surtout les chapitres 10-12). (Il donne ainsi un contenu concret, politiquement réaliste et réalisable à l'idée d'une "civilisation de l'amour", si souvent exprimée par Jean-Paul II.

Le livre de Michel Schooyans va donc au cœur des grands défis de notre moment historique avec vivacité et grande compétence. Nous espérons qu'il sera lu par des personnes d'orientations diverses, qu'il suscitera des débats animés et contribuera ainsi à préparer les futurs modèles dignes de la grandeur de l'homme, ainsi qu'à assurer la dignité de ceux qui ne peuvent pas se défendre eux-mêmes.

DOCTRINE ET VIE

Qu'est-ce que la liberté ?

| Mgr Fulton Sheen *Pensées pour chaque jour, Corrêa 1957, pp. 183-186* |

Quand on demanda à Augustin la définition du temps, il répondit: « Je ne savais pas ce que c'était jusqu'au moment où vous m'avez posé la question. » Combien nombreux sont ceux qui pourraient dire la même chose au sujet de la liberté. Tout le monde en parle, tout le monde la réclame, mais rares sont ceux qui s'arrêtent à en étudier le sens. Il y a aujourd'hui deux sortes de liberté, l'une étant la liberté de quelque chose, l'autre la liberté pour quelque chose.

L'une est la liberté de choix qui nous permet de choisir entre le bien et le mal; l'autre est la liberté d'essence supérieure qui s'attache à atteindre la vérité et la sainteté.

La liberté qui consiste à n'être soumis ni au besoin ni à la peur est négative : elle n'enseigne pas à l'homme l'emploi qu'il peut faire de la liberté. Il y a un monde de différence entre l'automobiliste qui voit devant lui la route libre d'obstacles et celui qui a la liberté de se rendre dans une autre ville pour aller voir ses parents. Longtemps après qu'un malade est libéré de la tuberculose dont il a souffert depuis des années, demeure le problème de ce qu'il compte faire de sa vie.

La seconde espèce de liberté est celle dont parle l'Evangile : « La Vérité vous rendra libres. » Ceci implique qu'au-dessus du choix primitif, de la liberté existe une liberté plus haute et plus noble qui découle du choix de ce qui est bien. Un aviateur n'est libre de voler que lorsqu'il connaît bien l'avion; un médecin n'est libre de pratiquer que lorsqu'il connaît les lois de l'hygiène et de la médecine. De même quand un homme a vaincu ses basses passions, qu'il les a soumises à la raison et aux plus hauts principes spirituels, alors seulement il est en possession de la véritable liberté qui donne la paix et la joie.

L'homme privé de sa liberté de faire le mal ne serait qu'un simple automate. Mais la liberté de faire le mal peut être le début de la perte de la liberté. Celui qui interprète la liberté de boire comme le droit d'être au-dessus des contraintes et de la raison, découvrira bientôt qu'il n'est plus libre de ne pas boire. L'impulsion intérieure est à la base de l'alcoolisme. Celui qui découvre la vérité au sujet de la vie est libéré de cette domination qui est le châtiment d'une abusive liberté de choix. Le danger de la tyrannie et de l'esclavage rôde toujours dans les environs quand notre liberté est centrée uniquement sur le moi.

La seconde espèce de liberté, la plus haute, vient de l'acceptation de la vérité, mais non pas en fin de compte de la vérité abstraite. La philosophie ne peut satisfaire que temps, elle laisse si peu de chose à aimer. Nul ne peut tomber amoureux d'un théorème de géométrie, ni d'un livre de logarithmes, bien qu'ils soient mathématiquement vrais et justes.

Le cœur ne peut trouver de repos que dans une personne. Nul n'a vécu sur cette terre qui s'identifie à la vérité, sauf le Christ parce qu'Il est le Fils de Dieu. Tous les autres maîtres religieux ont proclamé: « Je dis la vérité », ou « Je vous ai donné ce code de morale » ou « Voilà les commandements ». Lui seul a dit : « Je suis la Vérité » En lui, la vérité et la personne, l'idéal et le fait sont unis. C'est parce que Dieu s'est manifesté dans le Christ que la Vérité devient aimable.

Actuellement, l'homme est attaché à la plus basse forme de liberté, celle de choisir entre la droite ou la gauche. Cette condamnation à la ligne horizontale rend la vie si morne que beaucoup de gens sont prêts à abandonner à l'Etat cette liberté: ainsi est né le socialisme. L'Etat devient une nourrice dans ces pays où les citoyens ont perdu la connaissance de la vérité divine et de l'amour. Dégoutés de faire constamment des choix qui jamais ne leur apportent la paix de l'âme ou du cœur, ils donnent leurs suffrages à un dictateur. Le communisme est la tragédie de la liberté. Un faux libéralisme, qui laisse l'homme libre de choisir sans avoir une règle au sujet du bien et du mal, engendre le chaos. Alors, pour employer le langage même du fondateur du communisme, nous avons une nouvelle définition de la liberté. «La liberté c'est la nécessité.» En d'autres termes, vous êtes libre tant que vous obéissez au dictateur. Ce que les communistes ont fait, c'est de prendre la vérité qui appartient à Dieu et de l'identifier à leur régime. Le monde, qu'il le sache ou non, est en train de faire un choix entre l'esclavage imposé par un système et l'amour de celui qui a dit : « Je suis la Vérité. »

LE TEXTE DU MOIS

Texte lu le 21 janvier place de la Concorde par le R.P. Jean-François Thomas s.j, sur la Place Louis XV ("de la Concorde")

Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

Souvenons-nous, avec émotion et non sans frayeur, des mots de Louis XVI à son valet de chambre Cléry le 20 janvier : « Je voudrais que ma mort fût le bonheur des Français et pût écarter les malheurs que je prévois. » Et ceux, plus terribles encore, prononcés alors qu'il était lié à la planche de la guillotine, ici-

même, et rapportés par le bourreau Sanson : « Je voudrais que mon sang puisse cimenter le bonheur des Français. » Le sang du roi ne semble pas avoir fait beaucoup réfléchir les Français sur leur destinée, semblables à cela aux juifs condamnant le Messie lorsque Pilate déclara, se lavant les mains, qu'il était innocent du sang de ce juste : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants » répondit tout le peuple, comme le rapporte l'évangéliste saint Matthieu (XXVII. 24-25).

Dieu ne peut pas inverser le cours de la malédiction qu'un peuple choisit volontairement. Tel est le mystère de la liberté dont Il nous a revêtus, liberté totalement étrangère à celle prônée par la république athée. Prudhomme le girondin écrit dans un numéro des Révolutions de Paris (n° 185) :

« Un citoyen monta sur la guillotine et, plongeant son bras nu dans le sang de Capet qui s'était amassé en grande abondance, il en prit des caillots plein la main et en aspergea par trois fois la foule des assistants qui se pressaient au pied de l'échafaud pour en recevoir chacun une goutte sur le front. – Frères, disait le citoyen en faisant son aspersion, frères, on nous a menacés que le sang de Louis Capet retomberait sur nos têtes ; eh bien ! qu'il y retombe. »

Horrible geste profanateur et blasphématoire qui se perpétue. Il est rapporté que quelques voix eurent le courage de s'élever contre ce crime :

« Un brave citoyen, voulant retenir la foule, lui adresse ces paroles : – Que faisons-nous, amis ? Les journaux de demain raconteront tout et l'étranger qui les lira nous prendra pour des bêtes féroces altérées de sang. – Du sang d'un despote, nous avons soif ! réplique un autre, le sang de Louis Capet est de l'eau bénite. – Et la foule bat des mains. » (Lettres de volontaires du Maine et Loire, tome III)

Le soir du 21 janvier, la Commune de Paris organisa un bal populaire à l'endroit où le sang du roi avait coulé : il fallait que le peuple fût diaboliquement baptisé en piétinant le sang de cette victime innocente.

Une telle délectation dans le mal ne peut cesser ses effets, à moins d'un repentir et d'une pénitence semblables à ceux des anciens habitants de Ninive à l'appel de Jonas. Il n'en fut rien, il n'en est rien pour la France qui persiste et

signe avec une plume trempée dans le sang du roi, depuis plus de deux cents ans. Toutes nos misères actuelles trouvent leur source en ce matin froid, gris, terrifiant, du 21 janvier 1793. Nous sommes garrottés alors que Louis XVI, prisonnier, lié, condamné, était libre car tourné vers le ciel et soucieux du bien de ces sujets infidèles.

Quelques mois plus tard, le P. Pierre de Clorivière – cet ancien et ce futur jésuite, puisqu'il connut la suppression de son Ordre sous Louis XV et fut la cheville ouvrière de sa renaissance sous la Restauration – écrivit un ouvrage prophétique sur l'Apocalypse, jamais publié d'ailleurs. Il y analyse les causes de la Révolution et il y propose des remèdes susceptibles de nous laver du sang que nous avons versé. Il définit la Révolution française comme possédant trois caractères : elle a été subite, elle est grande, elle sera générale.

« Grande dans l'ordre politique, grande dans l'ordre moral, grande surtout dans l'ordre religieux. Par son objet, elle s'étend à tout ; rien n'est respecté, pas même les premiers principes de la loi naturelle ; les idées les plus universelles sont comptées pour rien, et les droits les plus imprescriptibles violés pour en forger de nouveaux. Ces droits nouveaux tendent à la suppression de toute espèce de joug naturel, religieux, divin même, comme à l'abolition de tout pouvoir légitime. Il ne suffira pas d'en avoir prévu la portée, mais lorsqu'elle aura prévalu et que la multitude s'y laissera entraîner, il faudra beaucoup de prudence, de force et de constance. La prudence sera nécessaire pour décliner sagement le danger, la force pour résister à des assauts répétés, la constance pour supporter patiemment les maux dont on doit s'attendre à être envahi de tous côtés. » (Études sur la Révolution)

Ceci fut rédigé en 1793-1794, alors que cette Révolution n'avait pas encore entraîné tous ses effets mauvais.

Le conseil du P. de Clorivière est plus que jamais d'actualité, puisque la république actuelle poursuit l'œuvre de son aïeule, celle qui a dansé ici dans le sang du roi, et de tant d'autres avec et après lui : prudence, force et constance. Appliquer à soi-même ces vertus très chrétiennes afin de se laver des souillures qui nous ont tous éclaboussés. Le mouvement de terreur déclenché

en 1789 ne sera terrassé que par la conversion des mœurs et par l'agenouillement.

Dans son Testament, Louis XVI déclare qu'il laisse son âme à Dieu son créateur, et il répéta ces paroles, ultimes, lorsqu'il plaça sa tête sous le couperet : « Je remets mon âme à Dieu », comme l'entendirent les spectateurs les plus rapprochés. Comme le centurion regardant vers la Croix fut saisi par le Christ, homme juste et Fils de Dieu, certains – y compris parmi ses ennemis les plus haineux – reconnurent la sainteté de la mort de Louis XVI. L'ancien procureur-syndic de la Commune, Pierre Manuel, repent, s'écriera, le 19 janvier : « La mort de Louis XVI sera la mort d'un saint. » (La Révolution de 92, n° 19 janvier 1793) Et Prudhomme, pourtant hostile, ne peut s'empêcher de noter, plein de regret : « Les prêtres et les dévotes qui déjà cherchent sur le calendrier une place à Louis XVI parmi les martyrs, ont fait un rapprochement de son exécution et de la Passion de leur Christ. » (Les Révolutions de Paris, n° 185) Quant au sanguinaire Hébert, il rugit dans Le Père Duchesne (n° 212) : « Le pape va en faire un nouveau saint ; déjà les prêtres achètent ses dépouilles et en font des reliques ; déjà les vieilles dévotes racontent des miracles de ce nouveau saint. » Hélas, les hommes d'Église ont été, eux aussi, gagnés par les idées révolutionnaires et ils ne se soucient guère du sang qui est retombé sur nos têtes. Contemplons ce ciel vers lequel Louis a tourné son dernier regard terrestre et implorons Dieu de nous purifier et de faire renaître notre pays bien-aimé.

Au Nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

LIVRES - RECENSIONS

Père Daniel Brottier, en confiance.

| Par le P.Alphonse Gilbert, 378 pages, Editions Salvator, 21.90 € |

Les éditions Salvator ont eu l'idée précieuse de rééditer la vie du Père Brottier, "En confiance" du père Alphonse Gilbert.

Daniel Brottier, né le 7 septembre 1876 à La Ferté-Saint-Cyr en Loir-et-Cher et mort le 28 février 1936 à Paris, est un missionnaire spiritain français, ensuite nommé directeur de la fondation des orphelins apprentis d'Auteuil (par le

cardinal Dubois), puis béatifié par Jean-Paul II le 25 novembre 1984.

Depuis son enfance, Daniel voulait être prêtre. Et son amitié pour Jésus cultivée dans le terreau de la foi familiale s'exprime naïvement dans un dialogue intérieur fréquent qui ne le quittera plus. « En confiance », la devise du père Brottier. Ce mot confiance cristallise pour lui sa personnalité spirituelle et l'influx vital qu'il a communiqué à son œuvre. Dans cet ouvrage, le père Alphonse Gilbert nous livre Daniel Brottier dans l'une de ses dimensions trop méconnues : sa relation profonde à Dieu.

Les amis du père Brottier sont tous frappés par l'auréole teintée de merveilleux et de réussite qui l'a marqué tout au long de sa vie :

- ses initiatives multiples, à la limite de la provocation à Saint-Louis du Sénégal ; alors que les lois Combes expulsent les religieux des écoles et des hôpitaux, il fonde patronages et chorales, jardins d'enfants et fanfares, ...
- l'in vraisemblable « baraka » qui l'accompagnera quotidiennement pendant les cinquante-deux mois de la Grande Guerre ; bien qu'il soit exempté, Daniel Brottier se porte volontaire comme aumônier militaire. Il passe l'intégralité de la guerre en première ligne sans pourtant jamais être blessé, un « miracle » qu'il attribue à sainte Thérèse de Lisieux car l'évêque de Dakar lui a déclaré, après la guerre, l'avoir « secrètement confié à la protection de Thérèse de Lisieux » et avoir régulièrement prié la carmélite de « protéger son curé ».
- la création de l'Union nationale des combattants, qui rassembla une foule d'hommes de tous horizons ;
- la construction de la cathédrale de Dakar, événement considérable pour l'Eglise missionnaire ;
- enfin et surtout la dimension spectaculaire donnée à Apprentis d'Auteuil, en douze ans à partir du fantastique pari sur la construction du sanctuaire de sainte Thérèse de Lisieux. Premier sanctuaire parisien dédiée à la Petite Sainte.

Ce bilan nous confond et nous serions tentés de l'attribuer aux seules qualités humaines, aux seules vertus naturelles de Daniel Brottier. C'est tout ignorer des étranges chemins de la Providence. Et c'est la grâce du père Alphonse Gilbert de nous faire découvrir, au grand jour, cette intimité du père Brottier avec Dieu. Son Dieu. Cette intimité est influencée par deux spiritualités qui se rejoignent sans cesse : celle de François Libermann, qui façonne la congrégation du Saint-Esprit ; celle de sainte Thérèse de Lisieux, qui a fait redécouvrir à un monde désespéré l'amour fou de Dieu pour les hommes.

Le père Brottier est pétri pendant tout son noviciat des principes du père Libermann : union habituelle à Dieu par la prière, le sacrifice, l'amour des plus pauvres, vécue au quotidien dans les moindres détails de la vie de communauté et de l'action missionnaire. Il reprend à son compte la fameuse phrase de sainte Thérèse « Je n'ai jamais passé plus de trois minutes sans penser à Dieu ». Tout comme François Libermann et tout comme sainte Thérèse, le père Brottier est marqué dans sa chair par des épreuves de souffrances terribles. Les épreuves spirituelles sont pires. Mais cette souffrance est le tremplin que Dieu propose pour entraîner davantage les âmes choisies, dans son intimité. Un mystérieux « étau d'amour » étreint le père, qui à travers l'étonnante panoplie de ses activités lui fera atteindre l'essentiel : l'union constante à Dieu.

Avec la direction dynamique du père Brottier, les Apprentis d'Auteuil se développent dans toute la France. Il crée 7 nouvelles maisons. En 1936, l'ensemble de ces maisons accueillent 1400 orphelins. Ces 12 années de travail intensif ont achevé d'épuiser le père. Le 2 février 1936, c'est consécration de la cathédrale de Dakar, ce sera sans lui.

Il a passé sa vie à chercher de l'argent pour la mission, pour les enfants abandonnés, pour la chapelle de Thérèse qu'il a tant aimée. Alors que Thérèse avait promis de faire pleuvoir des pétales de roses depuis le ciel, le père Brottier, très pragmatique, a dit : "Moi, je ferai pleuvoir des billets de banque !"

Il s'éteint le 28 février 1936, à l'hôpital Saint-Joseph. Il est enterré au sanctuaire Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus à Auteuil.

Hilaire BELLOC (1870-1953). L'Etat servile (The Servile State)

| Editions Carmin, 2024, 202 pp, 22 €. |

Cet ouvrage analyse d'une façon originale l'histoire économico-politique de l'Europe depuis trois siècles pour montrer comment dans nos démocraties la propriété privée a reculé entraînant l'asservissement généralisé. Il ébauche ainsi une troisième voie entre capitalisme et communisme, le 'distributivisme'.

Ce texte inédit jusqu'aujourd'hui en France a été traduit de l'anglais par Radu Stoenescu, philosophe, qui s'était également occupé de la traduction aux éditions Carmin de L'homme du ressentiment de Max Scheler (2021), et de celle d'Orthodoxie de G. K. Chesterton (2023). L'essai de Belloc est accompagné d'un riche appareil de notes et d'une préface fournie, qui explique l'importance de L'Etat servile dans l'histoire des combats d'idées.

L'État servile a été un succès de librairie pour Belloc, et une deuxième édition a paru un an après la première. À cette occasion, il a joint une préface pour lever certains malentendus sur son argumentaire. Elle figure en annexe, suivie de plusieurs textes permettant de mieux comprendre le 'distributivisme' et les problèmes auxquels il répond : un extrait du premier chapitre d'An Essay on the Restoration of Property (la Restauration de la propriété) où, vingt-cinq ans plus tard, Belloc complète son analyse ; une présentation de cette voie économique de la main de son ami Chesterton, tirée de son ouvrage The Outline of Sanity ; un passage du Rapport de Tocqueville sur les colonies (1839), qui précise les conditions dans lesquelles la France envisageait d'abolir l'esclavage ; le chapitre inaugural de Cannibals All ! or Slaves without Masters (1857) de George Fitzhugh, militant pro-esclavagiste du sud des États-Unis ; quelques paragraphes du discours au Congrès d'Abraham Lincoln du 3 décembre 1861, où le président des USA répond aux thèses de Fitzhugh. Enfin, une page méconnue de l'œuvre de référence du capitalisme moderne, la Richesse des nations d'Adam Smith (1776) rappelle à point nommé que, dès le début de cette ère nouvelle, on pouvait savoir quelles allaient être les conséquences humaines de la 'division du travail'.

"*Vous ne posséderez rien et vous serez heureux*". Cette phrase, prononcée à l'occasion d'une conférence du "Forum de Davos" (World Economic Forum ou WEF) est perçue comme une déclaration explicite de la volonté des puissants à déposséder les peuples. Mais disparition de la propriété privée rime-telle vraiment avec promesse de bonheur ? Pourrait-on garder sa dignité et son honneur dans un monde où rien ne nous appartiendrait ?

Hilaire Belloc a tranché cette question par la négative dans ce texte de 1912, intitulé sobrement L'Etat servile. George Orwell notait en 1940 que '*dans ce livre Belloc avait anticipé avec une étonnante précision tout ce qui se passe maintenant*.' (Time and Tide, Londres, 6 avril 1940) On peut lire 1984 d'Orwell comme l'illustration romanesque des idées de Belloc.

La géniale perspective orwellienne, selon laquelle "*celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur*", a aussi son origine chez Belloc. Notre auteur, historien formé à Oxford, homme politique et un des écrivains anglais les plus importants de la première moitié du XX^e s, avait remarqué que le pouvoir politique avait opéré une immense réécriture de l'histoire anglaise. Pour asseoir son autorité "*anglicane*", l'oligarchie libérale avait gommé l'importance écrasante du catholicisme dans la genèse de la Grande Bretagne. La corruption de la mémoire historique comme méthode de manipulation politique - thèse qu'Orwell explique

au grand jour, et qui a fait la fortune de sa dystopie, vient de ce petit ouvrage de Belloc.

Révolutionnaire pour son époque, donc, cet essai a été aussi une inspiration majeure du prix Nobel d'économie F. von Hayek, auteur de La route de la servitude (1944). La polysémie du mot "*Etat*" permet à Belloc de traiter à la fois de la condition humaine et des gouvernements où l'esclavage est pratiquement rétabli, que ce soit au profit de grands monopoles capitalistes ou de la centralisation bureaucratique collectiviste.

Le diagnostic de Belloc, c'est que le capitalisme est fondamentalement instable, ce qui l'entraîne vers la concentration des moyens de production et l'asservissement des masses, auxquelles il garantit en échange une certaine satisfaction et une certaine sécurité : en bref, les puissants achètent la paix sociale avec la Sécurité sociale. En France, cette sécurité sociale est désormais légalement obligatoire, avec des taxes qui atteignent 50% des revenus. C'est cela un des traits de l'Etat servile : les dominés sont obligés de financer leur domination, par peur de la précarité.

Plus encore, Belloc ferraille contre l'Etat tutélaire et « *redistributeur des richesses* » parce que ces prélèvements obligatoires empêchent l'individu économe, frugal et travailleur d'accumuler de l'épargne. Ces économies, les "*richesses mises en réserve pour les besoins de la production future et non pour la consommation immédiate, (...) portent le nom de capital* ", rappelle Belloc. Or, en étant taxé d'une façon indécente par un Etat monstrueux, jamais un salarié ne peut devenir petit propriétaire autonome, en se constituant un capital propre.

Les mathématiques sont impitoyables, et chacun peut refaire le calcul pour montrer la justesse des analyses de Belloc : en 2023, un travailleur en CDI au SMIC est contraint de cotiser, selon les chiffres officiels, 653 euros par mois pour la retraite et l'assurance maladie, ce qui fait 7836 euros par an. S'il disposait librement de cet argent et qu'il le plaçait chaque année, même à seulement 5% par an, à supposer même que son salaire n'augmente pas, avec les intérêts composés, en 43 ans il obtiendrait 1 120 495 euros. En faisant l'hypothèse qu'il vive encore 35 ans, même en mangeant simplement le capital épargné, il aurait une retraite mensuelle de 2667 euros. Certes, on devrait prendre en compte l'inflation et divers accidents de la vie, mais on a aussi présupposé que son salaire n'allait pas non plus augmenter en 43 ans, alors qu'il suivrait certainement la hausse des prix. Comparez cela avec le montant que quelqu'un qui a travaillé toute sa vie au Smic touche actuellement : 961 € ! C'est là que se trouve la rai-

son profonde pour laquelle Belloc attaque '*la loi sur les assurances*', entrée en vigueur en Grande-Bretagne l'année de la parution de l'Etat servile. Belloc y voit un de ses signes annonciateurs, non pas parce qu'avec sa santé de fer, il aurait été indifférent au sort des indigents, mais parce qu'il s'était aperçu que ces prélèvements obligatoires étaient le début d'un engrenage qui menait à l'appauvrissement de tous.

Pour échapper à cette dérive liberticide, Belloc fait de la petite propriété privée et de la décentralisation la seule alternative viable. Le dernier bastion de liberté individuelle tombera le jour où "*l'on ne possédera rien*". Celui qui s'opposera à la machine étatique rentrera dans le rang ou mourra de faim.

L'originalité de Belloc par rapport aux critiques de 'gauche', c'est de mettre l'accent sur le partage, non pas des richesses produites, mais des moyens d'en produire. Pour échapper au capitalisme actuel, c'est le nombre des capitalistes qui devrait augmenter, comme le disait Chesterton. Tel est le sens du 'distributivisme', qu'ils ont développé à quatre mains : non pas mieux répartir les fruits d'une production massifiée et aliénée, mais mieux répartir la propriété des moyens de production. L'horizon est l'avènement d'une société de propriétaires responsables et travailleurs, à l'opposé à la fois du communisme étatiste et du capitalisme de l'Etat-Providence, immenses machines asservissantes.

Ce livre devrait intéresser particulièrement ceux qui s'intéressent à la doctrine sociale de l'Eglise, et les lecteurs de Frédéric Hayek, Jacques Ellul, Leopold Kohr, Ivan Illich, Olivier Rey, Guy Debord et G. K. Chesterton, c'est-à-dire tous ceux qui aiment encore la liberté, et méditent sur les conditions concrètes de son expression politique.

Belloc était un homme de conviction, passionné et intègre. La façon dont il a vécu peut éclairer ses idées, et plus particulièrement sa conception de la propriété, puisque c'est la '*critique de la vie quotidienne*' qui est la base de toute réflexion vivante. Orphelin de père à l'âge de deux ans, d'une famille cultivée mais ruinée par un krach boursier, Belloc ne fut pas un '*révolutionnaire de métier*', mais un travailleur acharné qui économisa sou après sou et qui l'investit, devenant lui-même un petit propriétaire terrien. Il épousa la femme qu'il aimait, et qui s'éteint prématurément, deux ans après la publication de l'Etat servile. Resté veuf alors qu'il avait encore quarante ans à vivre, il fut '*un grand aventurier des temps modernes*', c'est-à-dire qu'il fut père de famille, perdant un fils dans chacune des guerres mondiales. Avec les fruits de son travail, il s'acheta aussi un petit yacht et devint un marin aguerri. En somme, Belloc fut un homme ancré

dans les réalités ordinaires, luttant contre les difficultés, appréciant les beautés et les richesses du monde et les fructifiant, à la fois pour son profit et celui des siens, à l'opposé d'un idéologue ascétique, qui peste seulement contre les injustices du monde, mais ne crée aucune valeur. Un marxiste dirait qu'il était '*petit-bourgeois*'. C'est vrai, et il aurait été fier de cette petitesse : un '*grand-bourgeois*' est souvent un magnat tyrannique.

Ce que maintient Belloc, c'est que la question morale, économique et politique essentielle, ce n'est pas l'élimination du bourgeois, comme le souhaitent les communistes, et qui a abouti à des crimes effroyables, mais c'est la '*taille*' du bourgeois. C'est à elle que peut se ramener le projet '*distributiste*' : dépecer les géants économico-politiques pour que les modestes forces de chacun retrouvent une certaine valeur pratique, pour que les efforts individuels pour s'élever vers une autonomie financière ne soient pas écrasés par des forces titanesques. Belloc restaure, à la fois par son exemple et par sa théorie, la grandeur morale de la petitesse. A son échelle, Belloc a accompli une sorte de '*rêve américain*', s'élevant socialement par le talent, le travail et l'épargne au rang de petit propriétaire, sans céder à la tentation d'une opulence obscène, ni à celle d'une pruderie agélaste. •

LES CHRÉTIENS ET L'EUROPE

Les Occidentaux, parjures permanents ?

Edouard Husson, le courrier des stratèges 15 Février 2024

L'auteur après deux articles de décryptage de l'interview capitale de V. Poutine à T.

Carlson (déjà vue par plus de 200 millions de personnes en 8 jours) pour comprendre ce qui apparaît comme un tournant historique des rapports politiques et économiques dans le monde, pose une question qu'il est dangereux d'ignorer : les Occidentaux, parjures permanents ?

Suite de mon décryptage de l'entretien entre Vladimir Poutine et Tucker Carlson. Il contient une révélation: c'est à la demande explicite de la France et de l'Allemagne que la Russie a retiré ses troupes de la région de Kiev fin mars 2022, pour créer un climat de confiance et conclure la négociation d'Istanbul. Les Occidentaux sont des disciples de Machiavel: ils ont pensé exploiter par la ruse une faiblesse russe. Vladimir Poutine réagit en souverain capétien, aurait

dit Jacques Bainville; puisque l'Occident est incapable d'accepter la bonne foi de ses adversaires, eh bien, il faudra aller au bout de la guerre, garantir des gains territoriaux limités mais essentiels à la sécurité de la Russie et ensuite inviter l'Ukraine à signer la paix.

C'est de mon point de vue, la seule révélation de l'entretien accordé par Vladimir Poutine à Tucker Carlson: lorsque les troupes russes se sont retirées de la région de Kiev, fin mars 2022, le geste de bonne volonté ne s'adressait pas seulement aux Ukrainiens, avec qui on était en train de mettre au point la négociation d'Istanbul. Mais aussi aux Occidentaux, suite à une requête exprès des Français et des Allemands:

Au cours du processus de négociation, qui s'est achevé à Istanbul au début de l'année dernière, et ce n'était pas notre initiative, parce qu'on nous a dit (par les Européens, en particulier) qu'"il fallait créer les conditions pour la signature finale des documents". Mes homologues français et allemands m'ont dit : "Comment pouvez-vous imaginer qu'ils signent un traité avec un pistolet sur la tempe ? Il faut retirer les troupes de Kiev". J'ai dit : "D'accord." Nous avons retiré les troupes de Kiev.

Dès que nous avons retiré nos troupes de Kiev, nos négociateurs ukrainiens ont immédiatement jeté à la poubelle tous les accords conclus à Istanbul et se sont préparés à une confrontation armée de longue durée avec l'aide des États-Unis et de leurs satellites en Europe. C'est ainsi que la situation a évolué. Et c'est ainsi qu'elle se présente aujourd'hui.

L'Occident parjure depuis l'origine?

En fait, c'est un thème récurrent tout au long de l'entretien. Le président russe insiste sur le fait qu'il n'a pas été possible, depuis la fin de la Guerre froide, de s'entendre avec le camp occidental.

On se rappelle les ricanements qui accueillent généralement le rappel des promesses faites à Mikhaïl Gorbatchev, en 1990, comme quoi on n'étendrait pas l'OTAN au-delà de la frontière de l'Allemagne réunifiée. Par exemple, il y a ceux qui répondent qu'on n'a pas de trace écrite d'un tel engagement. Et ceux qui disent que c'est un engagement qui avait été pris avec l'URSS, laquelle

s'est écroulée en 1991.

Vladimir Poutine suggère que ce type de comportement est plus ancien; par exemple quand il évoque la manière dont la Pologne s'est alliée à l'Allemagne nazie pour dépecer la Tchécoslovaquie, avant d'être elle-même dévorée par le III^e Reich. Et à ceux qui lui diraient: eh bien vous voyez, nous en venons au pacte germano-soviétique, il répond à juste titre que Staline n'avait fait que se défendre après que Français et Britanniques eurent signé les accords de Munich sans l'avoir consulté.

Plus profondément, il y a une question de philosophie politique. Au fond, ce qu'on appelle l'Occident est, en politique, fils de Machiavel, comme il est, en religion, fils de Luther. De même que Luther a coupé le lien catholique entre foi et raison, Machiavel a tranché le lien qui existait depuis la philosophie gréco-romaine entre politique et éthique.

La philosophie politique antique ou médiévale, oppose le bon et le mauvais gouvernement. La philosophie politique occidentale moderne considère, après le penseur florentin, que la politique n'a pas à respecter un code moral. Même, plus elle serait amoral, plus elle aurait de chance de succès. Au fond, les Américains, sont fils de Luther (Calvin) et de Machiavel. Entre "élus" de Dieu, on respecte la morale démocratique. A l'extérieur du "royaume de Dieu", tous les coups sont permis, puisqu'il s'agit de combattre "le royaume de Satan" ("l'Empire du Mal" de Reagan).

Jacques Bainville aurait identifié en Poutine un "roi capétien"

Au fond, nous ne comprenons plus Vladimir Poutine parce que nous ne connaissons plus notre histoire. Poutine n'est pas, comme Lénine, un admirateur de la révolution française et de son machiavélisme. Il n'est pas non plus un constructeur d'empire comme Bonaparte. Il ressemble à nos rois capétiens.

Jacques Bainville l'aurait dit immédiatement: nous sommes en terrain familier. Poutine ressemble à Philippe-Auguste, Charles V ou Louis XIV. Il en a la prudence et la ténacité. La bonne foi et la combativité. Les rois de France trouvaient toujours chez eux des individus pour trouver qu'ils étaient trop

prudents, qu'ils n'allaient pas assez loin. Mais nos rois préféraient des gains modérés, sécurisés pour des générations, à des conquêtes sans mesure et vulnérables.

Rappelons-nous la manière dont Poutine offre son assistance aux Américains dans la "lutte contre le terrorisme" après le 11 septembre. Au risque de laisser encercler la Russie. Mais le président russe sait que son pays est très faible et ne peut pas se permettre d'affronter la puissance américaine. Six ans plus tard, à la Conférence de Munich, Vladimir Poutine, qui a suffisamment refait les forces de son pays, jette pour la première fois le gant à la puissance américaine. Un an plus tard, il se sent assez sûr de lui pour un blocage limité de la poussée américaine, en Géorgie.

Les années passent. Nous n'aimons pas cela en Occident mais le président russe assure son maintien au pouvoir pour pouvoir travailler dans la durée. Il devient quatre ans premier ministre de Dimitri Medvedev, puis ce dernier lui "rend le pouvoir". En Occident, on ricanait: tout les esprits forts étaient sûrs que la lutte serait sanglante entre les deux hommes. Mais, dans la Russie contemporaine, la parole donnée compte. On a trop souffert du machiavélisme communiste.

2014: Maïdan! Le président russe rappelle à Tucker Carlson qu'il a travaillé avec tous les présidents ukrainiens; qu'il n'a pas eu à l'origine l'intention de conquérir, même une partie de l'Ukraine. Cependant, la mauvaise foi occidentale, la poussée vers la Crimée, terre géopolitique clé, obligeait les Russes à intervenir. A l'époque, beaucoup s'attendaient à ce qu'il conquière le Donbass aussi. Mais un Capétien ne prend que ce dont il a besoin, pas plus. Pourquoi mettre en cause l'intégrité de l'Ukraine si un accord international était possible pour réconcilier les républiques sécessionnistes et le pouvoir de Kiev?

Désormais, la guerre se terminera aux conditions russes

Tout cela les Occidentaux machiavéliens ne le comprennent pas. Ils n'ont jamais voulu le comprendre. Et l'histoire est allée à son terme: la Russie a dû hausser le ton, prendre les moyens de protéger la Crimée, les populations du Donbass. Pour être en position de force, l'armée russe a esquissé une feinte:

fait mine de prendre Kiev (à un contre trois comme Scott Ritter l'avait immédiatement remarqué!).

Dans un premier temps, le résultat apparut probant: l'Ukraine revenait à la table de négociation; un accord était en vue. Comme un Richelieu ou un Louis XVI auraient fait à sa place, Poutine ordonnait le retrait des troupes russes du nord de l'Ukraine pour créer un climat de confiance....Les Occidentaux ont confondu bonne foi et faiblesse.

Mettons-nous dans la tête de Jacques Bainville essayant d'anticiper la suite en écoutant l'entretien du président russe avec le journaliste américain: la conclusion est limpide; la Russie ne tendra plus la main à l'Occident avant d'avoir fait la différence, militairement parlant, sur le terrain.

L'armée russe combat lentement, comme l'armée d'un roi capétien. Nous avons affaire au style de guerre de Turenne plutôt qu'à celui de Bonaparte. Et Choïgou, le ministre russe de la Défense, prépare l'armement, l'équipement et la logistique de l'armée avec le même soin qu'un Louvois. Choïgou se fera Vauban quand il s'agira de consolider la future frontière, le "pré carré russe" élargi.

Et l'Occident impuissant, à court de munitions, refusant d'envoyer ses fils (quand il en a encore) se sacrifier pour l'Ukraine, devra accepter une paix aux conditions russes. Elles seront modérées, mais garantiront la sécurité de la Russie, comme la paix de 1667 avec la Pologne, à laquelle Vladimir Poutine se réfère aussi dans l'entretien.

TÉMOIGNAGE

L'Autriche libre

Triomphe du cœur janv 2024 n° 129 pp. 21-24

Au XX^e s, le communisme athée qui menaçait le monde chrétien, s'est répandu - parce que nous n'avons pas assez écouté la Reine du Rosaire de Fatima - et a arraché la foi du cœur de millions de personnes - jusqu'à aujourd'hui, surtout derrière le rideau de fer, où il a pu s'installer pendant des décennies après la Seconde Guerre mondiale. Lors de la 268^e négociation à

Berlin pour la fin de l'occupation de l'Autriche, le ministre soviétique des Affaires étrangères Molotov déclara à son collègue autrichien '*Ce que nous avons eu une fois, nous ne le rendrons pas*'. Tous les pays qui avaient été occupés par l'Armée rouge l'ont appris à leurs dépens : Allemagne de l'Est, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Albanie... tous, sauf l'Autriche.

Les Russes soviétiques tenaient pourtant fermement la partie orientale de l'Autriche depuis avril 1945, après que les Alliés (Français, Américains, Britanniques et Soviétiques) eurent libéré le pays, annexé par Hitler en 1938, de la terreur nazie et l'eurent ensuite divisé en quatre zones d'occupation. Les négociations acharnées du gouvernement autrichien avec les quatre puissances victorieuses pour le retrait des troupes d'occupation ont toutefois rapidement échoué en raison du "*non*" toujours inflexible de Moscou. L'Autriche dut au Rosaire et à un simple franciscain viennois, le Père Petrus Pavlicek, d'avoir malgré tout retrouvé sa liberté.

Vers la fin de la guerre, le P Petrus avait pris connaissance du message de Fatima alors qu'il était prisonnier de guerre et en avait été profondément touché. Il réalisa l'importance de la prière du rosaire pour la paix dans le monde et à quel point les décisions politiques sont entre les mains du peuple en prière - bien plus qu'entre celles des politiciens eux-mêmes. Pénétré de cette conviction, il a fondé en 1947 la Croisade du Rosaire, dont les membres se sont donné pour mission d'implorer la liberté de l'Autriche et la paix mondiale dans l'esprit de Fatima.

Le chancelier autrichien Leopold Figl et son successeur Julius Raab ont également adhéré à cette croisade de prière, souvent raillée au début, et n'ont pas seulement participé publiquement aux grandes processions de supplication à Vienne, mais ils ont également prié le chapelet en privé.

Dans un premier temps, cependant, le fruit tant attendu de la prière, la liberté du pays, semblait bien lointain. En décembre 1954 encore, le ministre russe des Affaires étrangères Molotov affirmait avec assurance à Leopold Figl - ministre autrichien des Affaires étrangères depuis 1953 - '*Monsieur Figl, ne vous faites pas d'illusions.*' Celui-ci s'est alors tourné vers son ami le Père Petrus

Pavlicek : *'Maintenant, nous ne pouvons que prier'*. Quelques mois plus tard seulement, un revirement totalement surprenant eut lieu.

Après 354 séances de négociations difficiles et infructueuses et dix ans de courage dans la prière confiante, les ministres des Affaires étrangères des puissances victorieuses et de l'Autriche signèrent le dim. 15 mai 1955 le traité tant attendu au château du Belvédère à Vienne. C'est avec émotion que Leopold Figl commenta ce grand moment à ses compatriotes en liesse depuis le balcon du Belvédère *'C'est en remerciant le Tout-Puissant que nous voulons apposer notre signature, et c'est avec joie que nous nous exclamons L'Autriche est libre'*

Plus tard, le chancelier Raab montrera à son secrétaire, dans son agenda de l'année 1955, une inscription datant des jours où la délégation gouvernementale se trouvait à Moscou (en avril) pour des négociations *'Aujourd'hui, c'est le jour de Fatima (13 avril). Les Russes se sont endurcis. A cette occasion, prière d'urgence à la Vierge Marie pour qu'elle assiste le peuple autrichien de ses prières.'* Et Raab de remarquer : *'Tu vois, c'est la Vierge qui a aidé à ce que nous obtenions le traité'* En fait, ce changement d'attitude des Russes, sur lequel personne n'osait plus compter, fut la réponse du ciel à la prière du rosaire de centaines de milliers de personnes, non seulement pour le peuple fidèle, mais aussi pour les deux hommes politiques du gouvernement eux-mêmes.

Lors de la grande cérémonie d'action de grâce de la Croisade du Rosaire, le 10 septembre 1955, le ministre Figl déclara : *'Nous tous... qui nous reconnaissons avec humilité, mais aussi avec fierté, comme de fervents catholiques, connaissons la puissance de la prière il y a huit ans, nous n'étions qu'une petite foule d'à peine 10.000 personnes qui s'étaient réunies pour prier quotidiennement le rosaire pour la liberté et pour la paix de l'Autriche. J'avais alors accepté l'invitation avec plaisir. Pendant huit ans, nous avons prié les mystères douloureux du chapelet et supplié le ciel de nous rendre pleinement notre liberté et notre indépendance. Notre prière a été exaucée. Aujourd'hui, nous pouvons prier le chapelet glorieux, d'un cœur joyeux, en remerciant le ciel d'avoir exaucé notre supplication et de nous permettre d'être à nouveau ce que nous étions*

un peuple libre.'

Le pape et la première dame soviétique

Ce n'est qu'après l'effondrement du bloc de l'Est que des documents militaires devenus accessibles ont révélé à quel point une attaque du Pacte de Varsovie contre l'Europe occidentale fut dangereusement proche au milieu des années 80. Le 25 mars 1984, Jean-Paul II consacra la Russie "juste à temps ». Exactement un an plus tard, Mikhaïl Gorbatchev devenait secrétaire général du parti communiste il engagea une politique de réformes aboutissant finalement à la chute du rideau de fer et du mur de Berlin en 1989. Mikhaïl Gorbatchev fit sa première visite à Jean-Paul II au Vatican le 1^{er} déc. 1989. Il était accompagné de son épouse Raïssa. Contrairement au protocole elle était habillée d'un ensemble rouge et ne portait pas de mantille. A la fin de l'audience d'une heure et demie entre les deux hommes, elle fut conduite dans le bureau papal et resta immobile devant la porte.

C'est le pape qui a pris l'initiative de demander à son hôte de marque s'il pouvait saluer sa femme. Jean-Paul II s'approcha courageusement de Raïssa et lui caressa doucement la joue, ce qu'il ne faisait jamais avec la femme d'un président. Gorbatchev, qui l'avait suivi, déclara *'Raïssa, je te présente ici le pape de Rome la plus importante autorité morale du monde - et Slave comme nous.'*

Ce pasteur marial fit lors de cette première et unique rencontre personnelle, une telle impression sur la femme non croyante qu'il conquit littéralement son cœur. Toute sa vie, elle pria chaque jour pour le pape de Rome avec sa fille Irina, en utilisant le chapelet qu'il lui avait alors offert. Au cours de ces mois si décisifs pour le destin de l'Europe, qui n'étaient pas sans danger pour Gorbatchev, comme l'a montré le putsch d'août 1991, il devait encore demander conseils et soutien au pape slave à plusieurs reprises, lors de rencontres officielles et non officielles, et lorsque Raïssa tomba plus tard malade de leucémie, Gorbatchev appela le pape en privé - comme en a témoigné son photographe personnel Arturo Mari - pour lui demander sa prière, et même, peu avant sa mort, une sainte messe. Le 20 septembre 1999, Raïssa est décédée à l'hôpital universitaire de Münster.